

CLEAN

de Olivier Assayas

Quand on n'a pas le choix, on change.

Emily n'a qu'une obsession : récupérer son fils,
que ses beaux-parents élèvent loin d'elle.
Pour y parvenir, il faudra qu'elle reconstruise sa vie...
qu'elle devienne "clean".

Fiche Technique

Durée 110 min.

Son Dolby SRD

Format SCOPE

Réalisateur	Olivier ASSAYAS
Image	Eric GAUTIER
Montage	Luc BARNIER
Décors	François-Renaud LABARTHE
Décors	Bill FLEMING
Son direct	Guillaume SCIAMA
Son direct	Richard FLYNN
Son direct	Herwig GAYER
Montage son & mixage	Daniel SOBRINO
Montage son & mixage	Romain DYMNY
Montage son & mixage	Nicolas MOREAU
Costumes	Anaïs ROMAND
1er assistant réalisateur	Matthew GLEDHILL
Casting	Antoinette BOULAT
Casting	Shaheen BAIG
Casting	John BUCHAN
Casting	Millie TOM
Scripte	Agnès FEUVRE
Maquillage	Thi Loan N'GUYEN
Coiffure	Franck-Pascal ALQUINET
Coiffure	Debra JOHNSON
Directeur de production	Frédéric SAUVAGNAC
Directeur de production	Sari FRIEDLAND
Producteur délégué	Edouard WEIL
Producteur délégué	Nathalie CHOUKROUN-LACOSTE
En coproduction avec	HAYSTACK Productions
En coproduction avec	Xavier MARCHAND
En coproduction avec	Jane MOORE
En coproduction avec	RHOMBUS Media
En coproduction avec	Niv FICHMAN
En coproduction avec	Daniel IRON

Une coproduction	Arte France Cinéma
avec la participation de	CANAL +
avec la participation du	Centre National de la Cinématographie
avec la participation du	Ministère de la culture et de la communication
avec la participation de	Téléfilm Canada
en association avec	The Film Consortium
en association avec	UK Film Council
en association avec	The WORKS
en association avec	Matrix Film Finance LLP
avec le soutien de l'Action	Du programme Média
avec le soutien de l'Action	De la commission européenne
Producteur associé	Aline PERRY
Producteur associé	Rupert PRESTON
Producteur associé	Jean COULON
Producteur associé	Claude DAVY
Producteur	Niv FICHMAN
Producteur	Xavier MARCHAND
Produit par	Edouard WEIL
Produit par	Xavier GIANNOLI

Fiche Artistique

Emily	Maggie CHEUNG
Elena	Béatrice DALLE
Albrecht	Nick NOLTE
Irene	Jeanne BALIBAR
Vernon	Don Mc KELLAR
Rosemary	Martha HENRY
Jean-Pierre	Rémi MARTIN
Sandrine	Laetitia SPIGARELLI

Interview :

Olivier ASSAYAS : Réalisateur

Attendez-vous d'avoir fini un film avant de penser au sujet du prochain?

Olivier Assayas : J'ai des ombres de films qui existent en moi et qui progressivement prennent forme jusqu'à s'imposer comme la seule chose que je puisse faire. Mais je ne mets rien en chantier avant d'avoir achevé le film précédent, ou plutôt tant qu'il n'est pas sorti.

Dans le cas de "Clean", l'ombre rôdait depuis longtemps, juste après avoir fini "Les destinées sentimentales". J'avais une idée de personnage, sans avoir encore de dramaturgie. Et je me rappelle que j'avais rédigé comme ça, à toute vitesse, juste pour m'en rappeler, une sorte de squelette de la première partie qui correspond à ce qui se passe au Canada dans le film. J'étais dans un festival où je présentais "Les destinées sentimentales". Avec le décalage horaire je me suis réveillé à l'aube et j'ai commencé à écrire : c'est très proche de ce qu'il y a dans le film aujourd'hui. Mais, comme je sortais des "Destinées..." c'est-à-dire d'un film de personnages, d'un film d'époque, j'avais envie de faire un film très contemporain, très visuel. Ce désir s'est imposé en priorité et j'ai écrit "Demonlover" très vite. Mais je savais déjà que "Clean" serait le film suivant.

Et vous aviez déjà Maggie Cheung en tête pour le rôle principal?

Olivier Assayas : Elle m'a inspiré ce film. Disons que "Clean" est la réponse à une question que je me suis longtemps posé : est-ce que cela aurait un sens, après "Irma Vep" de refaire un film avec elle? A l'époque on vivait ensemble et je n'aime pas mélanger ma vie et mes films. J'ai besoin de préserver une forme d'intimité. Que ma vie privée et le cinéma soient étanches. C'est évidemment ma vie qui nourrit mes films mais quand je fais des films, la frontière entre le réel et le cinéma est mouvante, voire troublante, alors j'ai besoin de pouvoir me raccrocher à une vie quotidienne qui ne soit pas dans ce trouble là...

En fait, Maggie est une personne très connue et qu'on ne connaît pas du tout. Dans "In the mood for love", elle incarne une femme chinoise classique, assez raide, avec un côté star dans le sens un peu kitsch du terme. C'est très bien, mais ce n'est pas du tout elle. Ce qui l'intéresse, c'est le cinéma dans un sens vif, humain, avec une modernité un peu nerveuse. C'est ce qu'elle cherchait en venant en Europe. Je savais que son désir avait besoin d'être alimenté par autre chose que ce qu'elle avait déjà fait mille fois à Hong Kong. Et moi je n'avais pas le sentiment d'être la bonne personne pour écrire un film pour elle. Maggie a grandi en Angleterre, elle est très anglo-saxonne, et moi je suis de culture française. Comment confronter les deux sans redire des choses qui étaient déjà dans "Irma Vep"? Et puis il y a eu ce déclic très simple, l'idée de la prendre, elle, comme modèle. Une femme entre plusieurs mondes, sans nationalité précise. Emily a sans doute passé du temps en France, où sa famille tient un restaurant, mais elle a également vécu à Londres, et aussi à Hong Kong. Donc elle ne sait plus très bien qui elle est. Là-dessus, j'ai imaginé un canevas autour d'une femme qui sort de prison et veut retrouver son enfant. A partir de là, le film avait une évidence.

Maggie Cheung a-t-elle suivi de près l'évolution de l'écriture?

Olivier Assayas : Non, elle a lu le plus tard possible! Je lui avais, en deux mots, parlé du personnage, et elle a tout de suite compris que cela répondait à ce qu'elle avait envie de faire. Mais je voulais lui donner quelque chose d'abouti.

J'ai mis plusieurs mois à écrire "Clean". L'équilibre était difficile à trouver, entre les différents actes de l'histoire, qui débute au Canada, puis se déplace à Paris et s'achève à San Francisco tandis que, simultanément, une autre partie de l'action se déroule à Londres...

Je voulais que l'histoire ait une ligne très nette. Mais le film étant multinational et multilingue, je partais d'un matériau très fragmenté. Les équilibres étaient difficiles à établir, car chaque acte du film avait tendance à se déployer. Ça m'amusait de faire vivre le petit monde du rock alternatif dans la partie anglo-saxonne, mais dès que je tirais un fil, tout se déclinait à la suite. Puis quand Emily revient à Paris et croise ces silhouettes venues de son passé, ses anciennes amies qui ont beaucoup changé, cela pourrait être un film en soi. Il y a enfin les retrouvailles d'une mère avec son enfant, leur face à face, j'avais envie de le laisser durer. Donc le problème c'était d'avoir commencé par écrire ces trois films là. Le résultat était trop long, et surtout trop déséquilibré. Il a fallu rétablir une ligne droite en dosant l'ensemble de façon harmonieuse. Ce sont des balances que je n'ai réellement résolues

qu'après un long processus, dans les dernières étapes du montage.

Vous aviez conscience d'aller vers un sujet beaucoup plus émotionnel que dans vos films précédents?

Olivier Assayas: Je crois que "Fin août, début septembre", et "Les destinées sentimentales" étaient déjà un pas dans cette direction. Mais effectivement, dès le début de l'écriture, j'ai eu le sentiment qu'il y avait une sorte de clarté classique dans le parcours émotionnel d'Emily. Cette fois je me suis concentré sur un personnage, tandis qu'avant c'était dilué dans des constructions plus chorales. Le personnage central est traversé par des sentiments universels. J'avais envie d'un récit aux émotions très simples, très directes. D'un film plus ouvert.

"Clean" porte un regard à la fois nostalgique et lucide sur le rock des années 80, et montre comment le temps a transformé ce rêve au contact de la réalité...

Olivier Assayas: Oui, et c'est pour ça que j'avais envie dans le début du film de construire une situation qui soit dans le mythe du rock, sans craindre d'assumer le côté presque archétypal. Fondamentalement, on a la tournée foireuse, le club de rock générique, la drogue, l'autodestruction, avec aussi le romantisme de tout ça... Le personnage de Sandrine, qui apparaît plus tard, est le public de cette imagerie, elle a rêvé de ce qu'Emily vivait, elle l'a vécu par procuration à travers elle, en lisant les journaux. C'est ce que nous faisons tous. On vit l'art par procuration. Donc, Emily a vécu tout cela, mais elle n'a pas du tout l'impression de ressembler à l'Emily dont lui parle Sandrine, cette Emily qu'elle a pourtant été... Le sujet du film c'est comment quitter cet univers mythifié, ce fantasme du mythe, pour revenir dans un monde aux émotions plus tangibles, plus universelles... C'est cela, la vraie drogue dont elle doit devenir "Clean". Elle va devoir apprendre à être elle-même. Il faudra renoncer au rôle qu'elle jouait dans ce petit théâtre qu'est la scène du rock indépendant. Par ailleurs je voulais montrer pour une fois ce monde de façon réaliste, de donner au film une toile de fond véridique. C'est pourquoi j'ai tenu à utiliser de vrais musiciens dans leurs propres rôles. Comme Emily Haines de Metric qui dès le début du récit pose un ton de fiction documentaire. C'est également pour cela que j'ai confié le personnage de Lee à James Johnston, un vrai musicien qui a connu son heure de gloire avec son groupe Gallon Drunk et qui joue maintenant avec Nick Cave et les Bad Seeds. Il est immergé dans le récit mais il reste lui-même. Il est humain, fragile, traversé par le doute. De même ça m'intéressait à la fin du parcours d'Emily de la confronter à une figure culte, David Roback, de Mazzy Star, posée entièrement en dehors du mythe. Je le montre comme quelqu'un qui travaille, un homme simple et plutôt gentil.

Et quel jalon représente Tricky dans ce parcours?

Olivier Assayas: J'avais envie, dans la seconde partie du film, quand on est à Paris, et très loin du rock, de faire revenir cette mythologie, mais de façon très contemporaine, très différente de l'aventure un peu has been de la génération de Lee. Depuis la mort de son mari, Emily a été chassée de ce monde. Elle revient frapper à la porte, mais en vain, et comprend enfin qu'elle n'y a plus sa place. Et que la seule chose qui lui reste à faire, pour revoir son fils, c'est d'oublier tout ça et de sauver sa peau.

Qu'est-ce qui a changé, par rapport à ce temps où la musique, le rock, symbolisaient le changement?

Olivier Assayas: Il y avait une foi naïve dans l'idée de révolution, il y avait un mouvement qui était celui de la jeunesse, qui croyait dans une transformation du monde dont la transformation des arts serait le signe avant-coureur. Ce qui allait devenir une lame de fond était encore marginal, et cette marginalité était en guerre contre un centre, majoritaire, identifié à ce qu'on appelait de façon dépréciative les mass média. En musique, il y avait d'un côté la variété qui plaisait au grand public, et de l'autre le rock, qui était porteur d'un espoir pour l'avenir. Mais le commerce a tué tout ça. Ces artistes marginaux se sont mis à vendre des millions de disques. Les films marginaux se sont mis à marcher. Et les anciens radicaux sont devenus les nouveaux califes à la place des anciens califes, rien ne s'est produit, le monde n'a pas tant changé que cela... Aujourd'hui, c'est très différent, c'est l'individu qui est roi, un individu qui a terriblement envie de se raccrocher à ce qui est majoritaire et désormais il n'y a plus d'autre valeur que majoritaire... Le rouleau compresseur de la communication rend le statut de minoritaire très peu flatteur, c'est au contraire l'éclatante réussite majoritaire qui est valorisée. Et l'individu roi n'est plus le complice de l'artiste, il ne se vit plus que comme son consommateur; un consommateur narcissique qui n'aime que ce qui flatte son ego. Il ne s'intéresse qu'à ce qui le valorise.

Le personnage d'Emily, selon les archétypes du rock, est perçue comme une groupie qui a une mauvaise influence sur Lee...

Olivier Assayas: Disons qu'elle accumule contre elle les stéréotypes misogynes... Dans ce monde macho du rock, la femme d'un rocker ne peut être qu'une groupie sans talent qui va détruire l'artiste auquel elle s'accroche. Et le film raconte l'histoire d'une femme qui se libère de ces stéréotypes. Elle se révèle à elle-même en se libérant de tout ce qu'on projette sur elle. J'ai voulu faire un film porté par la foi dans l'idée qu'on puisse changer. Aujourd'hui, on passe son temps à juger les gens au nom de leur passé, comme si la morale contemporaine interdisait qu'on puisse changer. Pourtant, le passage du temps ne fait que cela, nous transformer. Le personnage d'Albrecht croit au pardon, et c'est fondamental.

C'est un personnage extrêmement touchant...

Olivier Assayas: On imagine qu'il n'a jamais été très proche de son fils. Lee et lui étaient certainement dans ce conflit de génération typique de leur époque. Et c'est dans le désastre, dans le deuil, qu'il se met à comprendre son fils. Il est forcé d'ouvrir les yeux, il comprend des choses qui le font évoluer. Il a raté sa relation avec Lee, il ne veut pas rater sa relation avec Emily. Albrecht est un homme très simple, physique, un homme qui travaille avec ses mains, et qui a ce côté obsessionnel, presque autiste des gens qui fabriquent des choses, ces artisans obsédés par la qualité, la précision. Soudain, il doit sortir de son trou, il se retrouve dans un autre monde. Il est perdu, un peu comme un enfant: alors il essaye de tout organiser, de classer, de faire des dossiers pour avoir prise sur tout ce qui lui échappe.

Comment est née Elena, le personnage incarné par Béatrice Dalle?

Olivier Assayas: C'est la seule amie qu'ait Emily à Paris, la seule qui lui tende la main. Elle est restée fidèle à ce qu'elle était. Elle s'est durcie, mais elle est lucide. En opposition à Irène Paolini, qu'interprète Jeanne Balibar. Ce sont trois femmes de la même génération, qui ont été très proches à un moment donné, et qui, au tournant des années 90, ont choisi des voies divergentes. Le sujet du film, ce n'est pas la drogue, c'est l'après. Après la drogue, comment les gens reconstruisent leur vie. Ce sont tous, et Jean Pierre aussi, des rescapés. Irène a choisi de s'engouffrer dans les valeurs de cette époque et elle en a adopté le cynisme. Tandis qu'Elena y rechigne.. Elle s'est construit une carapace. Elle n'a plus d'illusions. Elle fait ce qui l'intéresse, sans avoir besoin d'exister davantage. De ce point de vue, elle est réconciliée avec elle-même, elle a trouvé son équilibre. Donc, elle peut tendre la main. En même temps, elle a ce côté très français qui consiste à dire "Laisse tomber, rien n'est possible, tout est plombé, ce n'est même pas la peine d'essayer"... Donc, elle dit à Emily: "Tu veux chanter? T'as zéro chance..."

Comment travaille Maggie Cheung? Est-ce qu'elle aime improviser?

Olivier Assayas: Non, ce n'est pas du tout dans sa culture, mais elle aime avoir une marge de liberté dans la façon de bouger, pouvoir être elle-même à l'intérieur d'un plan. Pour elle, c'était très important, d'incarner ce personnage, et elle l'a vraiment vécu de l'intérieur. Elle a assimilé Emily d'une façon très très intime. Elle vivait littéralement les scènes. Mais elle a besoin que je lui donne un cadre solide.

C'est elle qui a choisi son "look" dans le film?

Olivier Assayas: C'est un euphémisme de dire qu'elle s'intéresse à la mode! Pendant plusieurs années elle a dessiné anonymement une collection de prêt-à-porter à Hong Kong, ce qui signifie trois ou quatre saisons par an... Déjà, sur "Irma Vep", elle avait des idées très précises sur ses costumes, sur ses cheveux. C'est une part importante de la façon dont elle s'approprie un personnage. Pour "Clean", elle a travaillé avec Anaïs Romand, la costumière du film, et elles m'ont montré des polaroids du résultat, j'ai simplement ôté ce qui me semblait trop joli, trop "flashy", j'ai tout fait baisser d'un cran...

Elle est très expressive et intense, dans le film...

Olivier Assayas: Je voulais la montrer sous un jour très différent de ce qu'on connaît d'elle. Sur un registre qui est plutôt celui des films populaires qu'elle a faits et qui n'ont jamais été distribués hors de la sphère du cinéma de Hong Kong. Elle a une intensité émotionnelle sur laquelle je savais que je

pouvais m'appuyer mais c'est allé beaucoup plus loin que ce que je pouvais imaginer.

Comment travaillez-vous avec Eric Gautier?

Olivier Assayas: Il est impliqué très en amont. On se parle surtout de la matière du film. Sur celui-ci, il a apporté une idée déterminante. Au départ, comme on voulait faire le film de façon très légère, on avait prévu de tourner en Super 16. Mais Eric trouvait que visuellement, cela serait trop réducteur par rapport à l'ampleur que selon lui le film devait avoir.

Moi je n'étais pas spécialement enthousiaste à l'idée du Super 16, mais je ne voyais pas d'autre solution. On avait un budget réduit, et je n'avais pas non plus envie d'une grosse caméra, et de l'équipe lourde qui va avec. Eric a alors suggéré de faire le film en 35 avec la toute petite caméra Aaton qui permet une grande souplesse mais qui est extrêmement bruyante.

Pour éviter cet écueil, il a proposé d'adopter une filière mise au point par Jean-Pierre Beauviala qui a créé cette caméra: impressionner sur trois perfos au lieu de quatre. En gros, cela revient à réduire les noirs entre les photogrammes. Du coup, la pellicule défile plus lentement, et donc la caméra fait un bruit normal. Cela permet aussi d'économiser sur la quantité de pellicule utilisée, tout en gardant de la souplesse, et d'avoir la liberté d'écriture à laquelle je tenais.

A quel moment avez-vous trouvé le titre?

Olivier Assayas: Je l'ai trouvé tout de suite. C'était une évidence. C'est le genre de titre qui aide à écrire, qui rend l'idée du film concrète. C'est déjà un film, ce titre, et il vous stimule pour aller jusqu'au bout. Il vous porte.

Comment avez-vous choisi la musique du film?

Olivier Assayas: Au départ, on devait commander à plusieurs groupes des morceaux que Maggie chanterait, Tricky devait coordonner et produire le projet: je comptais puiser là-dedans les éléments de la bande-son du film. Finalement, rien ne s'est déroulé comme prévu. De toute façon, quand j'ai entamé le montage, j'ai tout de suite eu envie d'une musique plus mélodique, en accord avec les émotions qui traversent le film. Et comme j'avais récemment eu une sorte de choc en redécouvrant les albums de Brian Eno que j'adorais quand j'étais adolescent, et que je les écoutais de façon obsessionnelle en travaillant sur le film, il y avait une certaine logique à ce qu'ils s'y intègrent. En fait j'ai adopté le parti-pris d'y chercher tous les thèmes. Ça s'est imposé de façon totalement naturelle.

En voyant le film aujourd'hui, qu'est-ce qu'il vous apprend?

Olivier Assayas: Un film rend tangible un monde qu'on a créé par l'écriture, et auquel le cinéma a donné vie. Quand on voit le film, on découvre à quel point l'écriture est animée par l'inconscient, et habitée par des choses sur lesquelles on n'a aucune prise. Le film révèle tout, comme une photo qui apparaît au contact du révélateur. Donc c'est toujours très troublant. Mais pour cela, il faut laisser le film ouvert, et rester disponible à tout ce qui peut le nourrir.

Faire un film, c'est vraiment dialoguer avec une chose vivante, qui impose sa propre existence, et il faut rester à l'écoute de ce que le film demande, car c'est toujours plus juste que les idées préexistantes. Le monde qu'on a inventé a des exigences que l'auteur ne contrôle plus. En réalité, les films devraient toujours être beaucoup mieux que ce qu'on a prévu qu'ils soient. Il faut juste les laisser respirer et vivre. Cela, on l'apprend avec l'expérience. Au départ, on veut tout contrôler. Mais progressivement, on découvre que c'est bien plus enrichissant de laisser les portes et les fenêtres grandes ouvertes...

Interview :
Maggie CHEUNG :

Quand Olivier Assayas vous a-t-il parlé de "Clean" pour la première fois?

Maggie Cheung: Il y a longtemps, bien avant de parler de "Clean", on avait discuté ensemble de ma "carrière", de ce que je faisais, de ce que j'avais envie de faire, et Olivier m'a dit: "On ne te donne jamais l'occasion de montrer qui tu es vraiment", et il semblait penser que c'était ça pourtant le plus intéressant. Quand, plus tard, il m'a parlé de "Clean", je me suis souvenue de cette conversation, et j'ai compris qu'il voulait montrer cet aspect de moi... Et je sais que jamais aucun metteur en scène ne m'aurait offert un tel rôle. On pourrait penser à moi pour interpréter une droguée, mais sous un angle tragique, dramatique, sentimental...

Et qu'avez-vous ressenti en découvrant le scénario?

Maggie Cheung: Je me suis sentie intimidée. Il avait vraiment mis dans cette histoire beaucoup de moi: les trois langues que je parle, mon rêve de chanter un jour... Je me suis dit: "D'accord, j'ai inspiré cette histoire, mais pourvu que cela ne soit pas sa seule raison de tourner ce film, j'espère qu'il fait ce film pour lui aussi, et pas seulement pour m'offrir tout ce que j'ai rêvé de faire..." Et je me suis immédiatement sentie très proche du personnage d'Emily, même si nos vies ne se ressemblent pas.

Comment avez-vous abordé ce personnage?

Maggie Cheung: Je savais qu'Olivier me donnerait la liberté dont j'avais besoin pour incarner Emily. Je n'ai jamais eu le sentiment de jouer un rôle, je m'étais glissée dans la peau de cette fille. Je lui ai donné beaucoup de moi. Et quand j'ai découvert le film fini, je me suis sentie totalement à nue. C'est ainsi que je suis, quand je ne "joue" pas. C'est moi sur l'écran, bien plus que dans "Irma Vep". Olivier m'a donné une grande latitude. Il m'a laissé lui proposer ma façon de faire et d'être. Ensuite, seulement, il affinait les choses de façon très concrète, en disant par exemple: "Emily est plus joyeuse que ça dans la scène, tu peux te laisser un peu aller". Il y eu très peu d'improvisation. J'étais de toute façon tenue par la langue, je ne maîtrise pas encore suffisamment le français. Mais je me suis sentie très proche de l'équipe. J'étais tout le temps sur le plateau. C'était une collaboration très intense entre nous tous, Olivier, l'équipe image, les autres acteurs, l'équipe son... Sur ce tournage, je n'ai jamais été "l'actrice" qui va tourner "sa" scène. J'étais un membre de l'équipe, ni plus ni moins.

Vous avez beaucoup travaillé les chansons que vous interprétez?

Maggie Cheung: Bien sûr que non! On rêve qu'on va avoir du temps pour ça, mais la réalité est toujours différente, et ces chansons, je les ai reçues à peine quelques jours avant de tourner. La chanteuse de Mazzy Star qui les interprétait chante merveilleusement bien, dans un ton plus aigu que le mien, donc j'étais effondrée... Puis je me suis dit: "Tu ne feras jamais aussi bien, donc fais le à ta façon..." J'ai fait de mon mieux!

Le milieu de la musique, dans lequel vit Emily au début du film, fait-il partie de votre monde?

Maggie Cheung: Quand j'étais petite, j'étais fascinée par le mouvement hippy, le "flower power". Fascinée par leur liberté... Mais il arrive un moment où la réalité vous fait payer tout ça. Et je suis heureuse que le film pardonne à tous ces gens envoutés par la musique, et sous l'influence de la drogue. J'ai eu beaucoup d'amis à Paris qui ont eu cette vie. Ils sont allés très loin. Ils ont souffert, ils souffrent encore. Ils n'en parlent jamais, mais on le devine dans leur regard, dans leur tristesse.

Que pensez-vous du personnage de Sandrine, qui incarne la génération d'après Emily?

Maggie Cheung: La nouvelle génération, celle qui suit la mienne, est très différente, car elle n'a plus de tout les valeurs que j'ai connues. Cette génération est agressive, cynique, sans états d'âme. C'est une génération qui semble ne plus avoir de fierté, d'orgueil. Moi, on m'a toujours répété que perdre sa dignité était une chose effroyable. On avait des ambitions, mais il y avait des choses qu'on n'aurait jamais fait pour réussir. Mentir, par exemple, n'était pas envisageable. C'est différent aujourd'hui. D'un autre côté, tout est plus difficile pour cette génération. Nous, quand on se battait vraiment, on arrivait à

se frayer un chemin, à trouver sa place. C'est plus compliqué maintenant, le monde est sans doute meilleur, mais il est aussi plus rapide, avec moins de place pour chacun. Donc, je dirais de cette génération que je la comprends, sans pour autant être d'accord avec elle. Le personnage de Sandrine a du respect pour Emily, plus qu'elle n'en a pour elle-même. Je crois qu'Olivier a foi dans les gens, bien plus que moi. C'est la différence entre sa génération et la mienne...

Comment s'est passé le travail avec Nick Nolte?

Maggie Cheung: J'étais bien entendu intimidée par lui. Sa présence est tellement forte, il a un tel charme! Mais je l'ai trouvé enthousiaste. On le sentait profondément heureux de jouer ce rôle, dans ce film. En tant qu'acteur, il est très impliqué et généreux. Il est toujours dans l'échange, il vous donne beaucoup quand vous avez une scène avec lui. Les acteurs français ne sont pas toujours comme ça...

D'après vous, à quoi ressemblera le futur, pour Emily?

Maggie Cheung: Elle ne réussira pas comme chanteuse, elle ne chante pas assez bien... Mais elle réussira comme personne. Elle deviendra moins égoïste. De toute façon, qui que vous soyez, si votre vie s'écroule en vingt quatre heures, vous ne pouvez que devenir meilleure, enrichie par cette expérience.

Vous avez eu besoin de lui trouver des excuses, d'être de son côté, pour l'incarner?

Maggie Cheung: J'ai eu besoin de la comprendre. Il y a toujours des raisons qui font de vous ce que vous devenez. Je vois Emily comme une fille qui a toujours été dans l'ombre de son mari. Elle est jalouse, peu sûre d'elle, elle vieillit, alors elle se drogue pour oublier. Et, comme tous les drogués, elle est à la fois trop sûre d'elle et totalement inquiète, donc elle devient paranoïaque. Elle a tellement peur qu'on devine combien elle est perdue! Elle est agressive, menteuse, et en fait elle va très mal... Je pense que, quand son fils est né, elle n'était pas prête à être mère. Ce qu'elle voulait, c'était partir en tournée avec Lee, se droguer avec lui, être cette fille "cool", la femme du rocker. Quand tout s'effondre, elle a une bonne idée: revenir à Paris. A Londres, elle aurait toujours été la femme de Lee, celle qui l'a détruit. A Paris, elle comprend que pour retrouver une identité, il faut qu'elle renoue avec son fils. Sa seule chance de changer, c'est son fils. Alors, elle fait tout pour redevenir quelqu'un de bien. Elle se donne beaucoup de mal. C'est dur pour elle de ne plus être le centre du monde. Mais il faut qu'elle change.

Comment définiriez-vous ce film?

Maggie Cheung: La grande qualité de "Clean", c'est que ce n'est jamais sentimental. Olivier ne dramatise rien artificiellement. C'est un film d'une grande maturité, qui aborde simplement, honnêtement, des choses essentielles, c'est ce qui le rend tellement touchant.



Interview :

Nick NOLTE :

Lorsque vous avez vu le film, avez-vous eu le sentiment de découvrir des choses sur votre personnage, dont vous n'étiez pas conscient en le tournant?

Nick Nolte: Quand on incarne un personnage, on ne se préoccupe que des circonstances qui le concernent, et on ignore comment les autres sont, comment le reste du film est fait. Je n'avais jamais rencontré celui dont j'incarne le père. Donc, en voyant le film, j'ai eu un vrai choc de découvrir, en chair et en os, ce fils qui hante mon rôle et que je ne connaissais pas. Et j'ai été heureux de constater qu'il ressemblait à l'idée que je m'en étais faite.

Quelle expérience a représenté le tournage de ce film, pour vous?

Nick Nolte: Vous voulez que je vous réponde franchement? J'ai attendu toute ma carrière une expérience semblable à celle-ci. Ce tournage était le prolongement de la vie. Il y régnait un sentiment de douceur, de subtilité. Olivier est un homme délicat, pas du genre à crier "Moteur!". ça tombe bien. J'ai hâï ce mot toute ma vie... Ce n'était pas une grosse production. Il n'y avait ni caravanes, ni assistants, ni toutes ces choses avec lesquelles on vous cajole jusqu'à l'épuisement. Il y avait de la simplicité, de la pureté, le plaisir de faire et la concentration pour bien faire. Je n'ai jamais senti quoi que ce soit de sentimental, personne n'était là pour se faire mousser, ou se faire plaisir. Quand on travaille de cette façon, on a réellement le sentiment de contribuer à une œuvre artistique. Je suis très fier d'avoir connu ça, grâce à Olivier. C'est un metteur en scène très sensible, qui sent comment vous mettre dans l'état qui vous permet de donner exactement ce qu'une scène requiert. Olivier sait ce qu'il veut, à la note près. Ce genre de dévouement passionné à son travail, je ne l'avais vécu qu'au théâtre. Je suis heureux de découvrir que cela peut exister également sur un plateau de cinéma.

Albrecht, votre personnage, dit que, lorsqu'on n'a pas le choix, on change. Qu'en pensez-vous?

Nick Nolte: Evidemment, il y a quelque chose d'ironique à me voir incarner un tel rôle, alors que tout le monde sait que j'ai été dépendant de plusieurs choses, notamment de l'alcool, durant longtemps... Dans ce rôle, je montre le meilleur de moi-même! Je ne suis d'ailleurs pas tout à fait semblable au personnage qu'Olivier avait écrit, mais il ne suit pas le scénario à la lettre non plus, il laisse la vie bousculer ses plans... Mais je suis la preuve vivante que, naturellement, la vie vous change. J'ai même changé plusieurs fois, je crois, pour le meilleur ou pour le pire, sans doute...

Quel chemin a mené Nick Nolte sur la route d'Olivier Assayas?

Nick Nolte: Le chemin du hasard ! Un musicien qui devait faire des essais pour le rôle de Lee connaissait un ami à moi. Comme ce musicien n'avait jamais lu de scénario, il l'a envoyé à cet ami qui lui a dit "Va te présenter!" et qui ensuite m'a dit: "Appelle ton agent!". Le rôle d'Albrecht n'était plus libre. Alan Bates devait le jouer. Devant un acteur aussi immense, on s'incline. Mais il est tombé malade, trois semaines avant le début du tournage.

Vous avez choisi de faire d'Albrecht un artisan...

Nick Nolte: Je me suis dit: "Le fils est un musicien. Généralement, les rockers viennent d'un milieu modeste. Ils sont obsédés par leur musique, leur guitare." Donc j'ai pensé que le père, lui aussi, travaillait avec ses mains, à un travail qui requiert de la concentration, et pousse au perfectionnisme. Le père est obsessionnel, comme son fils, il se donne complètement à ce qu'il fait, comme son fils. Après, il ne me restait plus qu'à l'incarner de façon crédible. Et quand ça fonctionne à l'écran, je me dis toujours "Je m'en suis sorti, cette fois encore". Comme un voyou qui a réussi à ne pas se faire prendre. Acteur et criminel sont des activités assez proches, finalement...

Vous connaissiez le travail de Maggie Cheung?

Nick Nolte: Je la connaissais de réputation, mais je ne l'avais jamais vue jouer. Elle est tout simplement renversante d'émotion retenue, et de beauté aussi... Elle est dans l'instant, quand elle joue, rien d'autre ne compte. Un jour, entre deux prises, je lui ai demandé: "Maggie, vous connaissez

bien Olivier?". Elle a éclaté de rire: "J'ai été mariée avec lui!". "Ah bon? Alors, quand Olivier est content, vous savez le détecter sur son visage?". Elle savait... Je n'attendais pas qu'on me dise des douceurs, mais parfois, on a besoin d'être rassuré!

